

Le Calepin

— VERT — n°2

Le XX^e siècle, qui en fut riche, n'avait donc pas livré tous les secrets de son invention poétique: il y manquait le surprenant, le sautillant témoignage d'une obscure poétesse (pléonasme) de la campagne picarde (derechef pléonasme): Gertrude VIDAL. L'oubli est réparé. En soient remerciés son arrière-petit-fils Rémi Lehallier, Philippe Blondeau qui en fut l'involontaire dénicheur et Jean-René Roger Rosnay, qui, de l'autre bout du siècle, eut le pressentiment que se jouait là, dans l'écriture brute de la paysanne, le devenir de la poésie.

Bien sûr l'ouvrage surprendra et, bien sûr, il requiert un niveau d'expertise linguistique dont nos contemporains sont majoritairement éloignés. Mais les abonnés de ce Calepin Vert ne sont pas gens du commun et sauront apprécier à sa juste valeur la contribution salutaire de Gertrude VIDAL aux origines du surréalisme. Des indiscretions familiales prêtent d'ailleurs à l'ancêtre une aventure amoureuse avec un certain André B. qui fut, peu après, artilleur au 17^{ème} R.I...

Lettre de Jean-Raymond Rémy Rosnay descendant de Jean-Roger René Rosnay

Cher Monsieur Rémi Lehallier,

Vous semblez ignorer que votre bisaïeule maternelle fut approchée par la petite maison d'édition fondée par Idou Zidore, un ami de mon grand-père, dont l'entreprise entièrement consacrée à la poésie, à son renouveau et à son développement trouva en définitive une fin tragique.

J'ignore encore aujourd'hui comment les textes de Gertrude Vidal parvinrent entre les mains d'Idou mais toujours est-il qu'il demanda à l'époque à mon grand-père de préfacer l'opuscule qu'il se proposait d'éditer. À l'évidence Jean-Roger René Rosnay lut Gertrude Vidal, apprécia sa poésie et donna la préface que son ami Zidore avait sollicitée.

Comment eussiez-vous pu savoir que Gertrude Vidal passa à deux doigts de la gloire éditoriale? Vous ne le pouviez pas, car rien, sinon cette préface, ne peut plus en témoigner. La mauvaise fortune n'est-elle pas la compagne fidèle du poète? Alors que le recueil des poèmes de Gertrude allait paraître, l'entreprise d'Idou Zidore, percluse de dettes fut mise en liquidation judiciaire du jour au lendemain. Ce qu'elle contenait de manuscrits fut dispersé. Mais il y eut aussi de ces spoliations, faites sans aucun doute à des fins spéculatives, pour le cas où ces poètes et ces poétesses fussent devenus des grands noms dont les écrits originaux se seraient alors monnayés des fortunes...

Cette préface est arrivée entre mes mains par le plus grand des hasards, à la suite de la dispersion du fonds successoral de l'administrateur judiciaire qui avait procédé à la liquidation de la maison d'édition d'Idou Zidore. Cet administrateur, sagouin comme pas deux, avait à l'évidence subtilisé de nombreux documents de l'éditeur défait. Ne restait cependant rien dans ce fonds des textes de Gertrude Vidal qui avaient été sélectionnés en vue de leur publication. Seul le manuscrit rédigé par mon grand-père témoigne du projet d'Idou Zidore. De sorte qu'en dehors de ce que j'ai pu lire dans le numéro onze de La Passe, ma connaissance de Gertrude Vidal et de son écriture se limite à cette élogieuse préface qui reprenait des fragments de poèmes de votre bisaïeule, lesquels m'ont instantanément permis de faire le rapprochement et comprendre que mon grand-père avait approché Gertrude Vidal dans les premières années du XX^e siècle. Je vous livre bien volontiers cette préface, à quelques repentirs près, telle que je l'ai recueillie.

Mais avant cela, cher Rémi Lehallier, qu'il me soit permis de compatir à votre douleur. Vous aurez pu durant un instant espérer, hélas en vain, que les écrits de votre bisaïeule maternelle allaient refaire surface en des quantités plus substantielles que celles contenues dans la seule boîte à chaussure que vous avez extraite de l'oubli. Douleur aggravée, car on peut craindre que nombre des manuscrits originaux de Gertrude Vidal disparurent dans cette débâcle qui toucha Idou Zidore.

À vous, comme aux autres amis de la poésie, nous ne pouvons que rappeler qu'il est décidément avéré que la mauvaise fortune est la compagne fidèle du poète!

Sincèrement vôtre.

Jean-Raymond Rémy Rosnay.

10 août 2013

“Gertrude VIDAL, le geste et le signe...”

Préface de Jean-Roger René ROSNAY au recueil de poèmes de Gertrude VIDAL

Je n'ai point l'intention de plaider ici en faveur des poèmes de Gertrude Vidal. Tout au contraire, ma position dans un tel plaidoyer entraînerait la faillite du genre d'analyse que j'ai entreprise de longue date. J'entends par conséquent m'occuper de la poésie tout entière et seulement de cela.

Quelles pourraient être en effet les principales qualités que l'on attendrait que j'exposasse dans un tel exercice critique ? Faudrait-il à l'occasion d'une lecture singulière que je comprenne, que j'explique, que je distingue les tendances les plus contraires, que je sonde les tempéraments les plus opposés, que j'embrasse les goûts et les élans les plus dissemblables et cela, sans idée d'école, sans appartenance à quelque famille d'artiste que ce soit, en un mot sans attache et sans que percent mes allégeances à tel ou tel courant de pensée ? L'on voudrait dès lors que je démystifie et déchiffre l'âme même du poète, que j'éclaire l'indicible, que je justifie l'ombre dont sont faites les plus grandes œuvres et peut-être même que j'éclaire ce qui n'a pourtant d'autre vocation que celle de rester dissimulé là où s'élaborent les forces de la création ? Une telle attitude serait irresponsable. Tout comme est irresponsable d'ouvrir à la lumière ces œuvres peintes il y a deux mille ans et qui disparaissent sous nos yeux sitôt qu'on a porté sur elles un air trop vif ou une lumière trop crue !

Une telle posture, même si l'on devait supposer qu'elle puisse émaner d'un génie tout-puissant, serait nécessairement marquée du sceau de ces funestes éloges que l'on rencontre trop souvent sous la plume de nombreux critiques et qui se résument le plus souvent ainsi : “Le plus grand défaut de cette œuvre poétique est qu'elle n'est pas de la poésie à *proprement parler* !”

Le critique utile, le critique intelligent, celui qui nous serait nécessaire devrait au contraire chercher tout ce qui ressemble le moins aux productions poétiques déjà faites. Le vrai talent, l'absolue originalité, la force improbable de la poésie de Gertrude Vidal proviennent précisément de sa manière totalement autre de penser, de construire, de regarder le monde et de le donner à voir tel qu'elle-même y a été inscrite et tel qu'elle-même s'en est emparée : dans une parfaite et puissante différence d'avec ceux qui l'ont précédée. Je devrais dire même, dans un esprit de symétrie du verbe, avec une puissante et parfaite indifférence aux dogmes et aux doxas d'une époque !

Hélas la plupart des critiques ne sont, en somme, que des lecteurs. Ils grondent et gourmandent toujours à faux quand ils ne complimentent pas sans réserve et sans mesure. Cette critique n'est qu'un public abêti, composé d'une multitude innombrable qui crie en direction de l'artiste : consolez-moi, amusez-moi, attristez-moi, attendrissez-moi, faites-moi rêver, faites-moi rire, faites-moi frémir, faites-moi pleurer, faites-moi penser ! Seuls, quelques esprits d'élite demandent à l'artiste : “Faites-moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre tempérament.”

L'artiste essaie, réussit ou échoue. Gertrude Vidal, elle, a réussi.

Lorsque mon ami Idou Zidore me demanda de lui livrer cette préface, je dois avouer la perplexité et la confusion qui m'étreignirent : j'ignorais en cet instant jusqu'à l'existence de Gertrude ! Il me remit alors une série de feuillets que je laissai tout d'abord sur un angle incertain de mon bureau, sans y toucher de plusieurs jours. Au sommet de cette liasse pourtant, mon œil fut un matin attrapé. Le premier poème que je lus, daté du 2 janvier d'une année encore incertaine que notre poétesse devra préciser, était le suivant :

*Ce soir
La lune
Au noir
S'enfume.
La brume
Épaisse
M'opprime.
Le cœur
En pièces,
Je meurs.*

Puis je lus ensuite celui-là, daté du 5 mai 1909, qui commençait ainsi :

*N'aurais plus d'années
que de fleurs fanées
laissées, condamnées,
de tant passionnée
qu'à toi beau René.*

Je fus de suite frappé en découvrant combien la forme fertilisait le fond et presque aussitôt grisé par cette volonté martelée du chiffre qui assujettissait sans enjoinde, prescrivait sans intimer et pour finir, séduisait sans complaire. La chose est profondément admirable et, pour reprendre l'idée évoquée plus haut, il semble bien que dans son approche d'artiste Gertrude alla plus avant que beaucoup, car elle réussit sans essayer! Le fait ne dit pas pour autant que son geste serait guidé par une forme d'audacieuse témérité! Nullement. Ici le geste est d'abord signe, en ce qu'il se veut à la fois stigmaté et promesse. Il y a avant tout dans cette poésie l'éclosion d'une littéralité du nombre, où le code rejoint le protocole pour s'en émanciper aussitôt. La meilleure preuve que j'en eus fut lorsque j'interrogeai Gertrude Vidal au début du mois de septembre sur ce René qu'elle évoque – ce qui en tant que signe m'avait sans doute interpellé si l'on songe un instant qu'il est l'un des prénoms que je porte moi-même – et qu'elle me répondit d'un vers de deux pieds qui claqua comme une sentence : “*Ah ? Lui ?*”

Je sais que la clique des réalistes funestes ne s'y reconnaîtra pas et qu'elle voudra probablement brûler Gertrude Vidal en place publique pour ne s'être à aucun moment rattachée à ce monde trop sottement réel qui est le leur. Et en effet, elle ne s'y est pas attachée à la manière dont ces formalistes du bon sens eussent aimé qu'elle le fit. Mais clamons-le encore et encore : ce n'est pas le rôle de l'artiste! Faudra-t-il répéter jusqu'à l'exténuation qu'en poésie, faire vrai ne consiste qu'à donner l'illusion du vrai, de même que le noir n'est que l'illusion de l'éblouissement, de même que le peintre qui fait notre portrait ne montre pas nos os ou nos viscères !

Gertrude Vidal incarne avec quelques autres l'avant-garde d'un modernisme en train d'éclorre. Avec elle on se souviendra longtemps que la langue française est une source d'eau limpide et nerveuse que des poètes mièvres ou sentencieux ne pourront jamais troubler. Modes, archaïsmes, afféteries grimacières, mignardises chichiteuses, conceptisme funèbre... rien de ces inutiles efforts pour tirer le siècle en arrière ne surnagera. La nature profonde de cette langue est de demeurer cristalline, droite, précise tout autant que vertigineuse. Nul ne pourra l'abâtardir, la corrompre ni en émousser les flèches.

Jean-Roger René ROSNAY
À Agretailly, le 27 septembre 1911

“La poétesse de Sarcus (Oise)” par son arrière-petit-fils, Rémi Lehallier



Gertrude Vidal, ma bisaïeule maternelle, était donc une authentique poétesse. Je n'en aurais rien su si *La Passe*, revue dirigée par l'excellent Philippe Blondeau, dans son numéro 11, n'avait publié deux dizains, en quoi je reconnus la trace d'un étonnant cahier de récitations qui appartient à ma mère. De sa “Grand-mère Gertrude” étaient les écrits à l'ahurissante rythmique.

Résumons. La rumeur familiale lui attribuait la manie d'écrire chaque jour. Oh ! guère : un dizain. Le 2, elle écrivait des vers de deux pieds, le 3 de trois et ainsi de suite jusqu'au 30 ou au 31 selon le mois. Toujours en suivant son idée mensuelle éclos le 2. Le 1^{er} de chaque mois, elle vaquait. Le dernier texte qui figure dans ce cahier est daté du 13 décembre 1909, qui était un lundi. Le voici :

*Première neige frissonnant à califourchon
Sur les ardoises disjointes de la sombre église.
Cette nuit ont virevolté les premiers flocons,
Les écoliers riront, cheminant dans l'aube grise,
De ce délicat coton qui les emparadise.
Les galoches crisseront et fuseront les cris.
Et moi, silencieuse, vaquant à tous mes fourbis,
J'aurai l'âme apaisée, comme sortant de confesse.
Je vaquerai tranquille, rassérénée ainsi,
Allant à petits pas vers une quiète vieillesse.*

Me frappent, à la relecture, la complexité de la structure et l'étendue lexicale vidaliennes. J'observe que tous ses dizains – pourquoi dix ? – sont construits idèmement : ABABBCCDCD. Comment en a-t-elle eu l'intuition ? Surprenante plus encore la richesse de son vocabulaire car enfin, si elle était allée à l'école, la petite communale de Sarcus (canton de Crèvecœur-le-Grand, Oise, 443h. en 1900) ne menait pas chaque année un élève au Certificat d'études. La lecture alors ? Mais les efforts innovants de Jean Macé en faveur de la lecture datent du dernier quart du XIX^{ème} siècle et les premières “bibliothèques publiques” du début du XX^{ème}. L'hypothèse la plus vraisemblable est à rechercher du côté du maître d'école, qui eût pu être de ces Hussards noirs pétris d'une foi idéaliste en l'éducation. À moins qu'il ne faille pousser les investigations par-devers le vicaire du village – une commune aussi peu considérable jamais n'eût justifié une cure – mais les démarches entreprises auprès de l'évêché de Beauvais n'ont pas abouti, les archives ayant été détruites en 1940 par les Teutons. Le mystère demeurera donc.

Je n'avais jamais évoqué cette aïeule avec ma sœur aînée que je fréquentais peu, d'autant qu'elle vivait à Mayotte. Je me rendis, l'automne dernier, à ses obsèques (cancer du côlon, ainsi qu'il se doit). Mon beau-frère me remit une boîte à chaussures (du 47 tout de même) contenant "des papiers de famille" ayant appartenu à nos parents. Au milieu des photos se trouvait un vieux cahier sans couverture, écrit à l'encre violette. J'en eus immédiatement la certitude : il s'agissait de Gertrude. Une autre main – notre mère, sans doute – avait porté en haut de la page 1 la mention : "1911 ou 1912".

Sur les premières pages, je retrouvai la facture habituelle des dizains vidaliens mais, très vite, la belle et savante structure vacillait, puis se désorganisait. Jugez-en.

2

*Ce soir
La lune
Au noir
S'enfume.
La brume
Épaisse
M'opresse.
Le cœur
En pièces,
Je meurs.*

3

*Triste soir
Où la lune
Broie du noir
Et s'enfume.
Sombre brume
Tant épaisse,
Tu m'opresses,
Mets en pièces
Tout mon cœur.
Dieu ! Je meurs.*

Suit un trou de trois jours. C'est à partir du 7 que quelque chose advient dans l'organisation formelle du dizain.

7

*Triste soir sous le verglas
Qui luit aux feux de la lune,
Quand je contemple les toits
Et les cheminées qui fument,
Tandis qu'une sombre brume*

*Sur le chemin monte, épaisse.
Décembre m'opresse, [5]
Lacère et met en pièces [6]
Mon pauvre cœur tout en pleurs.
Palsambleu ! Je meurs. [5]*

Puis apparaissent des distorsions de rimes.

10

*Quel triste soir sous ce fichu verglas
Qui resplendit dans les feux de la
lune
Et que là-haut s'accroche au toit [8]
La fumée blanche de la cheminée
Qui monte dans le ciel et qui s'en va
Tandis que la brume cache les pas.*

*Je me dis : Tiens, c'est l'hiver que
voilà,
Si oppressant que mon cœur,
patatras !
Part en lambeaux comme un ciel de
Vlaminck
Oh ! Pute vierge ! V'là que je
défuncte...*

Les choses ne s'arrangent pas et, à partir du 13, règnent une belle cacophonie (pour les rimes) et une non moins remarquable dysrythmie (pour la métrique).

13

*Que ce soir était triste, que brillant le verglas
Sous la lune luisant en son dernier quartier. [12]
Sinistre, la fumée blanche de la cheminée
S'accroche à l'arétier du toit [8]
Et s'effiloche jusqu'aux premiers nuages gris.
Le brouillard surgit. [5]
Hiémal est mon chagrin, hiémale ma douleur [12]
Et mon cœur oppressé se met tout à coup à battre
Comme noix dans un sac. Il éclate. [9]
Salope de faucheuse, elle est à l'heure. [10]*

L'on se demande en quel dérèglement des sens a bien pu tomber Gertrude Vidal. Car voici que se surajoutent des contorsions amphigouriques.

14

*Ô tristesse infinie des soirs d'hiver d'avant l'automne !
Un soupçon de froidure verglace l'astre nocturne.
Sur l'ardoise faitière chaussant ses cothurnes, [12]
La cheminée se débondonne [8]
Et crache au ciel sa blancheur. [7]
La brume [2]
Couvre la terre du chemin et le fumier et le purin. [10]
Mon cœur bat comme une enclume. [7]
C'est la nuit des terreurs hiémales. [8]
Dieu ! Que j'ai mal ! [4]
Dyslalie, dyschromie, dyspepsie, dysurie. Pute borgne ! Je meurs. [18] [11^{ème} vers]*

Ce que lisant, je m'en ouvris à un gériatre de mes amis, néanmoins sensible à la poésie. Son verdict fut immédiat et sans appel : "Elle a fait un AVC le 4 ! Vu ce qu'elle a écrit le 14, elle n'en a plus pour longtemps." J'attache une grande importance à l'extrême précision du diagnostic de cet ami..

Le fait est : le dernier texte est du 17. Je vous le livre avec émotion.

17

*Ô combien de marins dans les soirs incertains au seuil de l'hiver,
Baignés dans la clarté – obscure lunaison – de l'astre sélène,
Ont à jamais décidé d'abandonner la mer, [13]*

*L'amer, la mère qui fume sur la toiture [12]
Comme une cheminée. Voyez sa dégainée, voyez sa gaine. [16]
Femme leste, courtisane, roulure ! [10]
Décembre est le mois des déduits, des bobinards, [12]
Mauvaise vie, petite vertu ! [9]
C'est l'hiver des bousins, des bourins, des boudins. Fichtre ! Cornecul !
Je suis foutue. [4]*

“Elle n'a pas dû trainer plus de deux jours”, m'affirma le mien ami de gériatre, nonobstant adepte de la rime.

L'œuvre de Gertrude Vidal est désormais livrée à l'exégèse. Le gars Blondeau a déjà beaucoup fait. Pour ma part, j'ai fait apposer, à l'entrée du cimetière de Sarcus (canton de Crèvecœur-le-Grand, Oise, 253h. cette année-ci), une plaque de marbre avec l'hommage de son arrière-petit-fils, dont la plume ne vaut pas celle de la bisaïeule :

*Gertrude
Est morte.
La rude
Accorte
Emporte
Ses rimes
Infimes
De femme
À l'âme
Sublime.*



l'humble sépulture à Sarcus

“Les trente poèmes de mai 2009” par Gertrude VIDAL

J'écrivis ce texte en 2011, il me semble, ou 2012...

Six ans plus tard, conforté par d'excellents lecteurs de mes amis qui m'en pressent, et avant que le gâtisme sénile ne me prive de toute sensibilité lexicale, je souhaite livrer ici d'autres traces écrites de ma bisaïeule.

Je n'en manque pas car les deux cahiers dont je dispose – de 96 pages chacun – contiennent chacun la production littéraire d'une année : dans chacun, douze suites de textes, de huit pages donc. Soit trois cent cinquante-trois textes pour l'un, trois cent quarante et un pour le second, incomplet comme dit précédemment. Ceci exclut *de facto* une année bissextile (354 occurrences). Ni 1900, ni 1904, ni 1908.

Que mes petits-enfants sachent qu'avant leur aïeul et leur grand-oncle Jean-Marie, qu'avant leur bisaïeule Hortense Amélie, ils eurent une quadrisaïeule prénommée Gertrude qui, elle aussi, écrivit et versifia.

Voici donc, tiré du mien premier cahier, cette suite pour le mai de 2009 (2010, peut-être...), sur laquelle Jean-Roger René Rosnay a sans doute fondé sa brillante analyse.

“*Oncle Gaston ?*” note avec inquiétude ma mère...

2

*Le vieux
Gaston
A deux
Passions
De feu :
Le vin
Rouquin
Et ça,
Divin
Calva.*

4

*Ce sacré vieux
Fou de Gaston
N'en voyait que
Par deux passions.
Cré nom de Dieu !
Le bon gros vin
Âpre et rouquin
Et ce tiot-là
D'un blanc divin
Nommé calva.*

3

*Ce bon vieux
De Gaston
Avait deux
Déraisons.
Palsembleu !
Le gros vin,
Le rouquin,
Et puis ça,
Si divin,
Le calva.*

5

*Jusqu'au bout ce vieux
Pendard de Gaston
En pinça pour deux
Fiévreuses passions.
Foutu nom de Dieu !
Le litron de vin,
L'âpre, le rouquin,
Et le délicat,
Le blanc si divin
Qui a nom calva.*

6

*Jusqu'au bout ce bon vieux
Gentillet de Gaston
N'en a jamais vu que
Par deux rudes passions.
Morbleu ! Cré nom de Dieu !
La bouteille de vin
Qui tache, du rouquin,
Et par le délicat
Breuvage si divin,
L'eau-de-vie le calva.*

8

*Jusqu'au dernier soupir ce vieux
Dépendeur d'andouilles Gaston
N'a jamais calqué sa vie que
Sur ces deux féroces passions.
Cornes au cul ! Ah foutredieu !
Le généreux litron de vin,
Celui qui tache, le rouquin,
Et l'autre, le fin délicat
À la robe d'un blanc divin,
L'eau-de-vie qu'on nomme calva*

10

*Il a vécu toute sa vie, ce vieux
Simplet, crétin des Alpes de Gaston,
Sans autre intérêt véritable que
Ces deux folles, insatiables passions.
Ah pute borgne ! Sacré nom de Dieu !
Le pitchegorne, le tutu, le vin,
L'aramon, le chasse-ennui, le rouquin,
Et le sournois, le délicat, le casse-pattes, le brutal, foutu vaurien
Sorti de l'alambic comme calva.*

7

*Jusqu'au dernier jour ce vieux
Fieffé pendard de Gaston
N'en voyait que par ces deux
Par l'une et l'autre passions.
Palsembleu ! Cré nom de Dieu !
Le généreux le gros vin
Rouge et âpre, le rouquin,
Et l'autre le délicat
Dont le nectar est divin,
Qu'ici on nomme calva.*

9

*Jusqu'à son dernier soupir ce vieux
Dépendeur d'andouilles de Gaston
N'a jamais connu dans la vie que
Deux mais irréductibles passions.
Ah pute vierge ! Cré nom de Dieu !
Le pinard, le litron, oui ce fichu vin
Blanc, rouge et rosé, mais le rouquin,
Et l'autre qui fait le délicat
Dans son aura qui n'a l'air de rien :
La gnôle, l'eau-de-vie, le calva*

11

*Soixante-dix-huit ans durant, pauvre vieux
Ce fameux crétin des Alpes de Gaston
A poursuivi sans trêve ni repos deux
Intarissables et furieuses passions.
Pute vierge ! Pute borgne ! Nom de Dieu !
Le bluchet, le ginglard, le jaja, le vin
Le picrate, le picton, le beau rouquin,
Et le sournois, le faux-jeton délicat,
Fruit de l'alambic du Père Mathurin,
Le faiseur de veuves, ce foutu calva.*

12

*Jusqu'à l'octante il a trainé, le pauvre vieux,
Le crétin des Alpes, ce soiffard de Gaston,
À qui l'on ne connut de sentiments que deux
Qui le tinsent debout, titubant, rubicond
Si je mens, que le cul me pèle, foutredieu !
De l'aube au soir et du crépuscule au matin
Il tétait comme un fou à son fichu rouquin*

*Et s'offrait plus qu'au raisonnable des extras
Du côté de l'alambic du Gros Mathurin.
Bon Dieu ce qu'il a pu sucer de son calva !*

13

*Depuis tout tiot jusqu'à l'octante, le pauvre vieux
De Gaston ne se promena sans ses deux litrons
Qu'il appelait "les beaux tétons de ma mère feue".
Onc nul au pays ne lui connut d'autres passions,
Cornecul ! Jarnidieu ! Chapon-maubec ! Vertudieux !
Que la dive bouteille, le rutilant rouquin,
De la vigne du Diable le fils le plus malsain,
Et que, sous son allure à faire le délicat,
Le mortifère alambic du Père Mathurin
Distillait à l'automne sous le nom de calva.*

14

*Il aurait pu aller jusqu'à cent ans, ce pauvre vieux
De Gaston, s'il n'avait trop cédé à ses deux passions :
Le pinard d'abord, le gros rouge, le gris, le vicieux,
Du dix degrés il lui en fallait neuf à dix litrons,
Tudieu ! Et tous les jours, qu'il soleille ou tant pis qu'il pleut,
Il lapait, il buvait, il tétait, Dieu de tous les saints,
Son jaja à deux balles, son maléfique rouquin.
Et si parfois cela lui pesait trop sur l'estomac,
Il taquinait les flacons du vieux Père Mathurin
Et s'enquillait des gorgeons d'un roboratif calva.*

15

*Tiens c'est le quinze de septembre il y a un an que ce
Pauvre vieux de Gaston a passé l'arme à gauche, crénom !
Il était pas bien malin, l'a jamais rien su faire de
Ses dix doigts, pas même d'en tripatouiller un, de téton.
Le vieux puceau n'avait, Ah merde ! Foutredieu ! Jamais te-
nu dans ses mains que des fillettes de bon vieux gros rouquin,
Que des litrons juste bons à donner la chiasse aux Prussiens,
Ou, revanche de soixante-dix, de l'alcool, du calva
Qui vous estourbissait, deux gorgeons et en un tournemain,
Vous étalait tout net à terre au milieu des cancrelats.*

16

*J'en ai connu des courageux, j'en ai connu des paresseux,
Des tordus tropicaux, des beaux, des ténébreux mais mon Gaston*

Que je vous cause avait le mal vissé à l'âme et l'âme au creux
D'une vallée où se dressaient les ceps, promesses de gorgeons
À faire se damner tous ceux du Paradis, ah, nom de Dieu!
Sa seule occupation était de têter le kil de gros vin,
Du dix degrés, du violent, du rebelle du terroir. "Putain!
Qu'il disait, Je donnerais père et mère pour un bon calva!"
Il ne s'en privait pas, il roulait sous la table pour enfin,
Apaisé, s'endormir, pétant, ronflant, rotant à plein tuba.

17

Tout le monde moquait ses excès de boisson. On l'appelait le
Bibineur, le saoulot, l'alcoolo, le soiffard, le foutu pochtron
Pour moi qui l'ai connu dans des moments paisibles, quasi heureux,
Il sera à jamais mon grand timide, mon tout petiot Gaston,
Celui qui à dix ans m'apprit tout de la vie, mon prime amoureux.
Et puis les années passent et jettent au fumier les enfantins
Serments. Lui a plongé dans la boisson, dans le plus vil des rouquins,
Du dix degrés qui tache, vous ronge les sangs, l'âme et ne surna-
ge, quand l'alambic de Mathurin vous sort, à près de quatre-vingts,
Ce breuvage démoniaque venu sans doute de l'au-delà.

18

Et le cœur me chavire en pensant à Gaston qui fut mon amoureux,
Mon premier amoureux, celui du cours moyen, quand on disait Tonton.
Bien sûr la vie depuis m'a jetée dans des bras plus sûrs plus vigoureux.
Sans lui ma vie s'est faite et mon époux fut le meilleur des compagnons.
Nous nous sommes aimés tout notre saouïl jusqu'au bout de nos doux aveux.
Gaston a vécu seul, sans femme ni enfant, et même sans un chien,
Soliloquant, soli-mangeant, soli-marchant... C'est peu pour être bien.
Alors, que voulez-vous ? Il faut bien s'enrêver, s'échapper au-delà
Du dur des jours. Alors Gaston s'est tourné vers le gros rouge, le vin
Et de ces alcools blancs qui vous emportent loin des quotidiens tracas.

19

Du matin jusqu'au soir, du lundi au dimanche, de janvier au cœur de
L'hiver, il buvait tout ce qui lui tombait sous la main, c'était un pochtron.
Pour gagner de quoi picoler à satiété, il faisait le miséreux
À la sortie de l'office. Le curé lui administrait un sermon
Avant de lui lâcher cent sous et le bénir, "Tes cor' bin min frère in Dieu."
Il récoltait la pièce à pousser la brouette et désherber le jardin
De vieux perdus de douleurs, estropiés des jambes ou bousillés des reins,
Ou bien de quelques vieilles femmes et de veuves rendues au célibat
Avec qui, quelquefois, il s'essayait encore à tripatouiller un sein.
À cet âge ce n'est plus faire péché de chair, Jésus les absoudra.

20

*Il n'a rien demandé, il n'était pas du genre à pleurnicher comme un scabieux.
Mais quand j'ai vu comment notre petit village s'est détourné de Gaston,
J'ai bien senti que son cœur était écorché et qu'il plongeait dans l'entre-deux,
Entre vie et survie, du style où chaque soir on fait et l'on refait les comptes
de ce dont on peut tirer quelque fierté, et ce dont on aimerait ne
Jamais se souvenir, le bon et le mauvais. Ça vous fait un sacré tintouin
Ça vous met la mémoire dans un beau bazar. Parfois de drôles de machins
Vous remontent sans qu'on sache pourquoi, comme ça sans raison bien malgré soi.
Mais quand on l'a trouvé suspendu à sa corde à la poutre de son cabouin,
Plus d'un a regretté de n'avoir su trouver un mot, un geste, un "Viens chez moi!"*

21

*Gaston s'est pendu le jour de ses soixante-dix-huit ans à l'exact, parce que
Comme ça, pensait-il, il facilitait le devoir de mémoire de ses contemporains :
une seule date pour évoquer son destin trop calamiteux !
Peut-être lui est-il remonté des années de catéchisme le très saint nom
Du fondateur de l'Ordre des Hospitaliers, je veux parler de Saint Jean de Dieu..
Afin qu'il n'aille pas à la fosse commune, j'ai proposé un petit coin,
Oh juste de quoi glisser son semblant de cercueil bricolé de mauvais sapin,
Dans le caveau familial, auprès de René, je sais que lui ne m'en voudra pas
Car il n'y croyait pas, aux choses de la religion, ni à Dieu ni à ses saints.
Et moi je me demande, après ce que j'ai vu, la guerre et les Prussiens, si j'y crois..*

22

*Pour suivre le corbillard jusqu'au cimetière, pas de curé, de chants religieux.
Nous étions trois, avec Mathurin Michonnaud et l'ainé des Godard, le Jean-Léon.
Alors nous avons entonné "Le temps des cerises", "Froufrou", "Les amis de Monsieur",
Et puis "Madame Arthur", tout en marchant dans le crottin que nous lâchait le canasson.
Ah, vous avez raté ! Dommage ! J'aurais voulu que vous voyiez ça de vos deux yeux.
Bras dessus bras dessous, le croquemort aussi avait fini par s'y mettre en chemin,
À brailler à tue-tête du Bruant : "À la Bastille on aime bien Nini peau d'chien"..
Je suis sûr que Gaston a dû regretter de ne pas être de cette fête-là.
Jean-Léon en pleurait, à nous voir tous les quatre pliés en deux lorsque Mathurin
A dit "Mon vieux Gaston, jamais tu ne nous auras fait autant marrer que voilà là !"*

23

*Et puis on est allé s'en jeter un bien frais au bistroquet, chez le Père Bretonneux.
C'est le cas de le dire, il avait une vraie tête d'enterrement : son meilleur pochtron
Venait de le quitter. Comme il a dit "On a quand même un vrai chagrin, on n'est pas des Chleus !"
Il a remonté de la cave une bouteille de vin du Midi, a dit "C'est du bon !"
On l'a rincée à la santé de celui qui venait de s'en aller auprès du bon Dieu.
Il a eu une idée, le Père Bretonneux, c'était de prendre le premier jour de juin
Pour en faire "un totem" – Il a dit "un totem", ce n'est pas le bon mot mais ça ira bien –*

*"Le totem à Gaston : chacun pourra écrire une pensée pour lui, sur le tableau là,
Ou coller un dessin, n'importe quoi, mais de gentil, le premier de juin."
On a trouvé l'idée gastonnesque à souhait. On s'y est collé bien qu'on fût le vingt-trois.*

24

*"Allons voir si la rose qui ce matin avait déclose sa robe pourpre aux premiers feux
A point perdu cette vesprée les plis de sa robe pourprée et son teint au vôtre fleuron.
Las! Voyez comme en peu d'espace, elle a dessus la place, las! Gaston, ses beautés laissées feues.
Ô vraiment marâtre Nature, puisque telle fleur ne dure que du matin au grison,
Donc, si vous m'en croyez, Gaston, tandis que ton âge fleuronne en ses plus verts flux bourgeonneux,
Cueille, cueille ta jeunesse. Comme à cette fleur la vieillesse saura ternir ton beau teint."
Gaston me le pardonnera, et Pierre de Ronsard aussi, mais voici mon premier sizain
À sa mémoire. Et après tout, pourquoi un vieux saouïlot, à la poésie n'aurait-il pas droit?
À mon école j'ai appris la belle et rude et émouvante poésie de Richépin.
C'est le seul livre à ma maison. Pas un jour sans que j'ouvre et je feuillette "La chanson des Gueux".*

25

*Après ça il a bien fallu vider le débarras de Gaston dans l'impasse du Garde-bœuf.
Ce n'est même plus un sentier, l'herbe a poussé, des flaques d'eau vous dégueulassent jusqu'au menton.
Mathurin est venu avec son tracteur parce qu'on savait que tout irait à chés poubelleux.
Des litrons des litrons des litrons, des chiffons des chiffons, des étrons, un chat mort et un clairon,
Un vieux crayon de bois cassé en deux, deux trois photos, un vieux carnet, écrit dessus: "Pour min fieu".
On est restés comme deux ronds de flan, jamais on n'en avait rien su de ce "fieù", de ce gamin.
À qui le môme? À qui le piaf? Laquelle ici avait fauté? J'ai dit "Sûrement qu'il n'en sait rien".
Jean-Léon a soupiré "C'est mieux comme ça!" et Mathurin "Gertrude, tu gardes ça pour toi!"
Comme si, des années après, j'allais foutre le feu dans le bled et mettre à sang le patelin...
Juste, un moment, j'ai regretté – pardonne-moi, ô mon René – qu'il ne l'ait pas osé avec moi.*

26

*Dans le carnet de mon Gaston, j'ai lu un truc étrange qui m'a vraiment bousifiée, vers le milieu.
Il était écrit: "Un: Jean – Deux: Martin. – Trois: Mathurin. – Quatre: Léon Paulin. – Cinq: Gertrude Billon.
– Six: Le joli cul de Marie-Lou. – Sept: Les rouleaux de la mer à Cayeux. – Huit: Un coin de ciel bleu
En janvier [ou mars]. – Neuf: De l'amour dans le regard d'un chien. – Dix: Un matin frais cueillir des
champignons.
Onze: Voir les enfants courir sous les marronniers. – Douze: Tomber par hasard dans le regard d'une
Femme. – Treize: Cueillir dans la haie des prunelles, faire un festin. – Quatorze: Sortir dans un vrai grain
De mai que les champs ne sont rien. – Quinze: Voir la rivière serpenter, paresseuse, jusqu'au loin[tain].
Seize: Chanter un air perdu dans la mémoire et fredonner la la... – Dix-sept: Boire un coup de ja
Avec de vieux amis, comme des frères. – Dix-huit: Les soirs de juin où la mélancolie vous étreint,
Penser à sa mère." Alors là, malgré moi, les larmes ont jailli, j'ai vu le visage de Maria...*

27

*Et ainsi jusqu'au trente et un où il écrit "Heureusement le mois s'arrête là. Je n'ai rien d'autre
Que ces trente amis dans la vie. C'est dire bien peu de choses en somme pour aller au bout des saisons".
"Aller au bout des saisons", je n'ai jamais lu quelque chose qui me lave, m'inonde à ce point les yeux.*

*C'était tellement inattendu, tellement imprévisible, tellement neuf de la part de Gaston
Que j'ai entrepris d'écrire ce poème pour lui. Que le grand Hugo n'en tienne rigueur à la bleue,
La novice, l'arpète, la débutante en rimailleries, qui compte ses pieds sur les doigts de ses mains,
Rature plus qu'elle n'écrit, et désespérément recherche au fond de son cerveau une rime en "in"...
N'en trouve pas. Pourtant se remet à la tâche et, joie !, les mots soudain se pressent sous la plume et voilà
Bouclé ce dizain de vingt-sept pieds auquel jamais l'immortel Victor ne se risqua, ni nul parnassien,
Lamartine, Vigny, Musset, Châteaubriand, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé... Moi, j'en fais du petit bois.*

28

*Je ris, bien sûr, je me gondole et ne pense pas une seconde à ce que j'écris. Je ne suis qu'un bas-bleu
Et mes vers ne valent guère plus qu'un verre de rouge au fond de l'estomac d'un traîne-soif comme Gaston.
Bien sûr cet hommage posthume à un ami dont ce sera la seule postérité, mis à part ce "fieu"
Qui n'exista jamais sans doute que dans les fantasmes alcoolisés d'un vieux solitaire, un vieux pochtron,
Mais vers lequel ce soir mon cœur soupire d'une façon d'aimer, qui n'est pas manière des vrais amoureux,
Juste façon de s'essayer à des mots tus depuis longtemps, de vérifier tout simplement qu'on s'en souvient...
N'ait crainte, mon René de cœur, tu restes l'amour de ma vie. Mais ici, près de Crève-cœur, où le peu tient
Lieu d'abondance et de festin, parfois l'esprit s'envole au loin et batifole où rêve veut, où rêve va.
J'aurais aimé trouver refuge dans les mots, dans les chansons, comme Aristide Bruant que nous aimions bien.
Promis, René, je t'écrirai une chanson rien que pour toi. Sur ta pierre la poserais... si tu es là..*

29

*Septante-quinze, un bien bel âge, et j'effeuille au calendrier ce qu'il me reste devant moi de jours, de nuits, de
Matins et de crépuscules. La suite ne me fait pas peur. J'ai les enfants et les tout tiots. Aussi le poupon
Qui m'est venu en juin dernier, le tiot Joseph, blond comme blés, prompt au rire comme Mémée et beau comme
un dieu,
Et la petite au prénom russe, prénom de fleur, d'orchidée, sur qui veillent maman rieuse et papa cocon
Et deux grands chiens attentionnés, et des poules et des moutons, et des chats noirs, des silencieux et des
caresseux.
La vie m'est douce grâce à eux. Souvent, repensant à Gaston, je le plains d'avoir vécu seul, de tout aussi loin.
Je m'en veux de n'avoir rien fait pour lui adoucir la vieillesse et lui faire oublier la guerre avec les Prussiens
Qui l'a cassé, qui l'a détruit, a jeté rêves aux orties, et l'a laissé un peu branlant, cassé du bras droit.
Sa pension, il ne l'avait pas volée mais elle était si congrue qu'elle payait juste ses verres quotidiens
De gros rouge baveux qui tache mais ne fait plus rêver, rien qu'oublier qu'on avait une vie, là, à deux pas.*

30

*Avec quand même du bonheur, de quoi rêver, chanter, s'émerveiller, et tout cela faisait un destin, et tant mieux.
Près de Crève-cœur, à Lihus, un homme est né, il a vécu sans faire à personne de tort, modèle à sa façon.
Il a vécu comme il a pu, il a aidé autour de lui, a fait le bien, chassé le faux, et tu le trop scabreux,
Prêté la main autant que de besoin, respecté les vieilles gens, pris sa part du quotidien, abominé les cons.
Bref, un tout simple anonymat, de ceux qui n'intéressent pas les journaux ni les poètes brillants, verbeux, rimeux.
Voilà, Gaston, ce que j'avais à te dire avant que le temps se charge à nouveau d'écarter ton chemin loin du mien.
Je garde ton petit carnet dans ma table de nuit. Souvent j'y reviendrai, quand le sommeil me poursuivra en vain.
Les mots, la nuit, vont à leur pas. Ils sont disponibles, tranquilles, leur musique est si discrète et module ma voix.
Les poèmes de nuit sont doux, ils parlent tendre et caressant, loin de la fureur et du bruit du jour céruléen.
Je te parlerai de Lihus, de ceux que tu y as aimés, du temps tel qu'il va ici-bas. Il s'en va à grands pas...*

Je profite du jour qui tombe. Il fait un petit vent léger. Le noyer du jardin frémit. C'est un soir pour amoureux. Je pense à ceux qui me sont chers, à ceux que je n'ai su aimer comme il aurait fallu que j'aime, tout entier, jusqu'au tréfond.

Je n'ai fait que ce que j'ai pu, modestement, modestement, en me gardant de tout excès, en me contentant de peu. Les mots m'ont été un viatique, et j'ai adoré leur musique, à ma mesure, à demi-mots, sans connaître le renom. L'ombre était mon pays. Peut-être que le grand cahier de ma vie ne valait mieux qu'un brouillon, des feuilles de peu.

Aurai-je jamais rien fait d'autre que passer ? Merci à ceux qui m'ont croisée et m'ont tendu le cœur et les mains. Oui, j'écrirai encore, dans le doute et le silence. Qu'importe si ma voix se perd. Le siècle balbutie en vain.

Oui, j'écrirai encore et que ma voix se faufile à tâtons, modestement, à petits pas. Le bruit ne me convient pas.

Oui, j'écrirai encore car, si piètres soient-elles, mes rimes sont le meilleur de moi-même, mon âme et son écrin.

Au bout du chemin, quand j'aurai disparu de ce monde, il ne restera de moi que des souvenirs clairsemés. Et ça..

